

# Connecteurs, encodage conceptuel et encodage procédural

Jacques Moeschler

Département de linguistique

Université de Genève

[Jacques.Moeschler@lettres.unige.ch](mailto:Jacques.Moeschler@lettres.unige.ch)

## 1. *Introduction*

Le thème des connecteurs est maintenant bien documenté, bien illustré, tant du point de vue descriptif que du point de vue théorique. Chose remarquable, c'est surtout à ce sous-ensemble de marques procédurales que la pragmatique linguistique s'est attaquée, et ce depuis plus de vingt ans (cf. Ducrot et al. 1980, Anscombe & Ducrot 1983, Roulet et al. 1985 notamment). Par la suite, presque toutes les approches pragmatiques du discours y ont ajouté leur pierre : analyse conversationnelle (Schiffrin 1987), théorie de la pertinence (Blakemore 1987, Carston 1993), pragmatique du discours (Reboul & Moeschler 1998a), sémantique du discours (le Draoulec 1997).

Un tel intérêt, motivé indépendamment de quelque approche pragmatique que ce soit, mérite qu'on s'y arrête. Pourquoi les connecteurs ont-ils autant intéressé la linguistique d'orientation pragmatique et pourquoi ce thème de recherche revient-il continuellement sur le tapis<sup>1</sup> ? C'est la première question à laquelle nous aimerions répondre dans cet article. Malgré la diversité des réponses, nous verrons que l'une des réponses récentes, donnée dans le cadre de la Théorie de la Pertinence (Sperber & Wilson 1995), conduit à une hypothèse nouvelle sur la nature de l'encodage linguistique. Sous cet angle, nous verrons que les connecteurs encodent, comme d'autres catégories fonctionnelles, des informations portant sur la manière de traiter d'autres représentations (propositions, événements) plutôt qu'ils ne permettent la constitution de représentations à forme propositionnelle. Plus précisément, nous ferons l'hypothèse que les connecteurs encodent de l'information procédurale plutôt que de l'information conceptuelle, et l'opposition de nature entre information conceptuelle et procédurale nous permettra de jeter quelque lumière sur le contenu sémantique des connecteurs. Enfin, nous examinerons, dans le cadre d'une théorie récente du traitement du discours, la Théorie des Représentations Mentales (Reboul & Moeschler 1998a, Reboul 2000), le rôle que jouent les connecteurs dans

---

<sup>1</sup> On renvoie à des monographies récentes, notamment Rossari (2000).

l'interprétation du discours. Nous verrons notamment que la fonction première d'un connecteur est le groupement de Représentations Mentales d'événements.

## 2. L'intérêt des connecteurs

La première question que nous aimerions aborder est celle de l'intérêt des connecteurs. Pour pouvoir répondre à cette question, il nous faut partir d'une définition des connecteurs pragmatiques. Nous reprendrons la définition donnée dans Reboul & Moeschler (1998a, 77) :

### Connecteur pragmatique (définition 1)

Un connecteur pragmatique est une marque linguistique, appartenant à des catégories grammaticales variées (conjonctions de coordination, conjonctions de subordination, adverbes, locutions adverbiales), qui

- a) articule des unités linguistiques maximales ou des unités discursives quelconques
- b) donne des instructions sur la manière de relier ces unités
- c) impose de tirer de la connexion discursive des conclusions qui ne seraient pas tirées en leur absence.

Cette définition attribue trois propriétés aux connecteurs pragmatiques, concernant respectivement leur *domaine*, la *nature de leur contenu* et les *effets* de leur usage. Les deux premières propriétés sont celles pour lesquelles les théories sémantiques et pragmatiques de l'énonciation et du discours ont fait le plus de propositions. En revanche, l'idée qu'un connecteur impose un effet (cognitif) qui ne serait pas possible de tirer en son absence est une idée plus récente, dont la première apparition est liée aux travaux de Blakemore (1987), reprise dans Luscher (1994, 1999).

Pour donner une illustration du fonctionnement d'un connecteur, voici un exemple classique, celui de *mais* :

- (1) Il fait beau, mais j'ai envie de rester à la maison.

Cet exemple permet d'en donner l'analyse suivante, relevant des deux premières propriétés :

- a. *Domaine* : *mais* articule deux propositions indépendantes, *il fait beau* et *le locuteur a envie de rester à la maison*.
- b. *Nature du contenu* : *mais* introduit un contraste entre les conclusions que le locuteur invite le destinataire à tirer, à savoir *le beau temps est une raison de sortir* et *avoir envie de rester à la maison est une raison de ne pas sortir*.

La troisième propriété, qui concerne les effets cognitifs ou contextuels, est illustrée le même exemple *sans* connecteur :

- (2) Il fait beau, j'ai envie de rester à la maison.

Dans (2), aucun contraste n'intervient et l'interlocuteur est en droit de comprendre que le fait de rester chez soi est motivé par le beau temps. On voit donc non seulement comment fonctionne un connecteur (quel est son domaine, quel est son contenu), mais aussi quelle est sa fonction : permettre de faire des inférences qui ne seraient pas possibles en son absence<sup>2</sup>.

Une autre propriété des connecteurs a modifié quelque peu le tableau présenté jusqu'ici, et a eu des conséquences non seulement sur la manière de définir leur *domaine*, leur *contenu* et leurs *effets*, mais surtout sur la manière de comprendre la fonction du langage. Cette propriété est *l'énonciation*, et la capacité des connecteurs à l'intégrer dans leur domaine. Voici deux exemples, tirés de Ducrot (1980), illustrant la différence entre *fait* et *énonciation* :

(3) Pierre est là, mais Jean ne le verra pas.

(4) Pierre est là, mais ça ne regarde pas Jean.

Ducrot (1980, 16) en donne les paraphrases suivantes : « Le fait que Pierre soit là pourrait amener à penser que Jean va le rencontrer, mais, malgré cela, la rencontre n'aura pas lieu »(3) ; « c'est l'acte de parole que j'accomplis en parlant à mon destinataire de la présence de Pierre qui risquerait de l'amener à penser qu'il peut aussi en avertir Jean, et, ce à quoi je m'oppose, c'est à cette conclusion que le destinataire peut tirer de mon énonciation »(4).

La différence d'usage de *mais* entraîne une différence importante de contenu : en (3), *mais* relie des contenus décrivant des *faits* (un fait avéré et un fait à venir), alors qu'en (4), *mais* oppose un *acte de parole* (l'annonce par le locuteur de la présence de Pierre) et un autre acte de parole (la demande du locuteur de ne pas prévenir Jean).

Cette différence a été prise au sérieux par la linguistique de l'énonciation, ce qui a conduit à en tirer la conclusion que le sens d'un énoncé n'est autre que l'image qu'il donne de son énonciation, à savoir l'acte (de langage ou d'énonciation) qui en est l'origine. Cette théorie auto-référentielle du sens, bien argumentée par Ducrot dans ses travaux sur l'argumentation et la polyphonie, a donné lieu à une définition instructionnelle de la signification. En d'autres termes, la découverte de l'énonciation n'a pas eu pour seul effet de modifier, en l'élargissant, le domaine des connecteurs : elle a permis de donner une autre image de la signification linguistique, celle de signification instructionnelle.

La notion *d'instruction* a permis de mieux caractériser la signification linguistique attachée aux connecteurs, et une différence importante a été introduite pour rendre compte du fonctionnement des connecteurs : c'est la différence entre *segments linguistiques* et *entités sémantiques*. Un connecteur, du strict point

---

<sup>2</sup> Nous verrons plus loin que cette propriété, même si elle est fondamentale, doit être quelque peu nuancée, notamment lorsque d'autres informations encodées linguistiquement permettent de tirer des inférences de même nature.

de vue linguistique, articule des segments linguistiques. Pour reprendre l'exemple canonique de *mais*, une séquence de la forme *X mais Y*, pour donner lieu à une interprétation sémantique appropriée, doit dans un premier temps permettre l'identification des entités sémantiques articulées par le connecteur (proposition, acte illocutionnaire, acte d'énonciation). Ce n'est que sur ces entités sémantiques que va porter l'instruction du connecteur. On peut ainsi définir la procédure d'interprétation d'un énoncé contenant *mais* de la manière suivante :

- (5) a. X mais Y  
 b. P mais Q  
 c. P +> r  
 d. Q +> non-r  
 e. (P mais Q) +> non-r

Ainsi, le sens attribué à l'énoncé d'une phrase passe par l'identification des contenus sémantiques représentés ici par les variables *P*, *Q*, *r* et *non-r*. L'instruction du connecteur (*mais*) consiste simplement en un schéma identifiant les relations (d'inférence argumentative) entre ces entités.

Enfin, il faut ajouter une dernière propriété des connecteurs, mise à jour dans une perspective théorique proche mais différente, l'ANALYSE DE DISCOURS (au sens de Reboul & Moeschler 1998a). L'hypothèse de cette approche, bien explicitée et détaillée dans Roulet et al. (1985), consiste à voir dans les connecteurs un ensemble de marques jouant un rôle, au même titre que d'autres marques comme les verbes performatifs et les marques de structuration de la conversation (MSC), dans la signalisation de la structure du discours. Les connecteurs, regroupés en différentes classes selon leur fonction argumentative ou non argumentative (connecteurs argumentatifs pour *car*, *parce*, *puisque*, contre-argumentatifs pour *mais*, *quand même*, *pourtant*, consécutifs pour *donc*, *alors*, *ainsi*, réévaluatifs pour  *finalement*, *en fin de compte*, *décidément*), jouent ainsi un rôle dans la structure du discours, en signalant notamment la fonction *interactive* des actes qu'ils articulent.<sup>3</sup>

Dans cette perspective, une première réponse à la question de l'intérêt des connecteurs peut être donnée. Les connecteurs, en demandant d'identifier des contenus sémantiques comme *P*, *Q*, *r* et *non-r*, permettent d'accéder à des interprétations du discours auxquelles l'interprétant n'aurait pas nécessairement accès. Dans l'approche discursive, les connecteurs constituent des heuristiques permettant d'accéder à la représentation de la structure du discours.

---

<sup>3</sup> Cf. Moeschler (1985) pour une présentation détaillée, et Moeschler (1996) pour une analyse critique.

### 3. Une autre analyse

Dans le cadre d'une approche pragmatique différente, issue du paradigme Gricéen, la question de l'intérêt pour les connecteurs a reçu une autre réponse. Celle-ci a été formulée dans la Théorie de la Pertinence (Sperber & Wilson 1995), notamment par le travail de Blakemore (1987). Les connecteurs seraient en effet des contraintes sémantiques sur la pertinence. Dans l'esprit de la pragmatique Gricéenne<sup>4</sup>, les connecteurs illustreraient une propriété pragmatique fondamentale : les aspects non vériconditionnels du sens des énoncés. Cette propriété a souvent été associée à ce qu'on appelle la signification procédurale des expressions linguistiques<sup>5</sup>. En d'autres termes, la caractéristique majeure des connecteurs serait leur *signification procédurale*, définie comme l'information sur la manière de traiter l'information conceptuelle associée à la signification des autres types d'expressions linguistiques (notamment les catégories lexicales). L'information procédurale attachée aux connecteurs, définis comme des contraintes sur la pertinence, faciliterait l'interprétation des énoncés, à un double niveau : celui de la formation du contexte et celui des effets contextuels.

Alors que dans les approches pragmatiques classiques, les connecteurs reçoivent soit une fonction argumentative, soit une fonction discursive, le rôle des connecteurs est ici de contribuer à la pertinence des actes de communication. Dans la théorie de la pertinence, la communication (et *a fortiori* les actes de communication verbale) a deux propriétés : celle d'être ostensive (le locuteur montre qu'il produit un acte de communication) et celle d'être inférentielle (le destinataire doit inférer l'intention informative du locuteur en reconnaissant l'intention communicative du locuteur). Communication ostensive et communication inférentielle sont ainsi deux aspects fondamentaux de tout acte de communication, qu'il soit verbal ou non verbal. Lorsque la communication est verbale, le locuteur produit un énoncé dans le but de communiquer sa pensée au destinataire, sans pour autant que la phrase employée encode de manière transparente la pensée qu'il désire communiquer. Comme la littéralité est un type de ressemblance interprétative très particulier entre la représentation à forme propositionnelle de la pensée du locuteur et la représentation à forme propositionnelle de son énoncé, le cas général est la non-littéralité. Plutôt que de voir dans la non-littéralité la conséquence de modalités d'interaction (théorie de la poli-

---

<sup>4</sup> Selon que les inférences sont annulables (cas de *et* notamment) ou non annulables (*mais*), l'analyse Gricéenne qualifie l'effet sémantique des connecteurs d'*implicatures* respectivement *conversationnelles* et *conventionnelles*.

<sup>5</sup> Le tableau est un peu plus complexe. Wilson & Sperber (1990) ont bien montré que les aspects non-vériconditionnels et les aspects procéduraux ne pouvaient pas se confondre. Le meilleur exemple est celui des expressions référentielles (pronoms, descriptions définies, expressions indexicales notamment) qui, tout en ayant une signification procédurale, contribuent de manière fondamentale à la détermination des conditions de vérité des énoncés (cf. Moeschler et Reboul 1994, chapitre 4, Reboul & Moeschler 1998a, chapitre 6).

tesse) ou la conséquence de contraintes discursives (théorie des relations de discours), la théorie de la pertinence fait de la non-littéralité la conséquence d'une contrainte cognitive : le locuteur n'a pas à sa disposition un répertoire, un code, lui permettant de communiquer de manière transparente ses pensées, soit parce que celles-ci sont trop complexes, soit parce qu'il n'a pas à sa disposition d'expression linguistique traduisant exactement de sa pensée, soit encore (ce qui est la majorité des cas) parce qu'il a intérêt à choisir des moyens indirects pour des raisons de pertinence. En d'autres termes, le locuteur peut être plus efficace, tant du point de vue communicatif que du point de vue cognitif, en utilisant des moyens linguistiques communiquant de manière indirecte, non littérale son intention informative.

Il nous faut maintenant donner une définition précise de la pertinence, si l'on veut montrer en quoi les connecteurs sont des contraintes sémantiques sur la pertinence. La pertinence est définie par Sperber & Wilson comme une notion comparative : dans un même contexte, un énoncé peut être plus pertinent qu'un autre ; inversement, un même énoncé peut être plus pertinent dans un contexte que dans un autre. Pourquoi ? Examinons les trois situations suivantes :

- (6) Pierre : Conduirais-tu une Mercedes ?
  - a. Marie : Jamais je ne conduirais une Mercedes.
  - b. Marie : Jamais je ne conduirais une voiture de luxe.
- (7) Jacques : Axel, va te laver les dents !
  - Axel : Papa, je n'ai pas sommeil.
- (8) Jacques : Axel, va te coucher !
  - Axel : Papa, je n'ai pas sommeil.

En (6), la première réponse de Marie, si elle est explicite, est moins pertinente que sa deuxième réponse : Pierre comprendra en effet que Marie ne conduira jamais de Mercedes, mais pas non plus de Jaguar, de Ferrari ou de Rolls Royce. L'énoncé *je n'ai pas sommeil* est plus pertinent en (7) qu'en (8), car il communique non seulement qu'Axel ne veut pas aller se coucher (ce qu'il communique en (8)), mais aussi qu'il ne veut pas aller se laver les dents maintenant.

On voit donc que la pertinence d'un énoncé est relative à ses effets cognitifs, ou implications contextuelles, à savoir l'ensemble des implications qu'il produit relativement à un contexte. Plus un énoncé produit d'effets cognitifs, plus cet énoncé est pertinent. Mais un deuxième paramètre intervient : la pertinence est relative aux efforts de traitement, à savoir aux efforts cognitifs nécessaires pour le comprendre. Ainsi, on dira qu'en (9), la réponse de Nat est plus pertinente que celle d'Alex, car elle demande moins d'effort de traitement pour les mêmes effets contextuels :

- (9) Jacques : Quelle heure est-il ?
  - Alex : Il est vingt et une heure trois minute et 15 secondes.
  - Nat : Il est neuf heures.

Si l'on tient compte des paramètres de l'effort et de l'effet ensemble, alors un énoncé plus long, plus complexe, pourra être dit plus pertinent s'il produit plus d'effet. Ainsi, la réponse de Marie en (10) sera plus pertinente que celles données en (6), parce que Pierre en conclura non seulement que Marie ne conduira aucune voiture comme une Porsche, une Mercedes, une Bentley, mais encore qu'elle refusera de se faire transporter dans un tel véhicule :

(10) Pierre : Conduirais-tu une Mercedes ?

Marie : Non seulement je ne conduirais jamais une voiture de luxe, mais en plus jamais ne je n'y entrerais.

Lorsque la théorie de la pertinence affirme que les connecteurs sont des contraintes sémantiques sur la pertinence, il faut comprendre par là qu'ils imposent des contraintes d'une part sur la formation du contexte, notamment sur la nature des prémisses implicites, et d'autre part sur les effets contextuels, soit par ajout d'une information nouvelle, soit par réévaluation d'une information ancienne. Par exemple, *donc* impose une contrainte sur la formation du contexte, *parce que* permet de tirer une implication contextuelle nouvelle, alors que *mais* réévalue, en la supprimant, une information précédemment entretenue comme vraie ou probablement vraie, comme le montrent les exemples (11) à (13):

(11) John est anglais, il est donc courageux

(prémisse implicite : les Anglais sont courageux)

(12) Jean est tombé, parce que Marie l'a poussé

(implication contextuelle : l'événement « Max a poussé Jean » a causé la chute de Jean)

(13) Max a poussé Jean, mais il n'est pas tombé.

(éradication de l'implication contextuelle « Jean est tombé »)

À strictement parler, l'ajout d'un connecteur dans un énoncé devrait produire un surcroît de traitement cognitif, et ainsi diminuer sa pertinence. Or, l'augmentation de coût de traitement devrait être naturellement compensée par les effets contextuels associés à la présence du connecteur. On peut ainsi tirer deux conséquences importantes de la présence d'un connecteur dans un énoncé. D'une part, si un connecteur est une contrainte sémantique sur la pertinence, alors cela implique que sa signification contribue à la pertinence d'un énoncé<sup>6</sup>. D'autre part, le fait qu'un connecteur soit doté d'un contenu sémantique contribuant à la pertinence de l'énoncé ne suffit pas à garantir sa pertinence : certains usages de connecteurs sont pertinents, alors que d'autres ne le sont pas.

La question cruciale est ainsi de savoir comment décrire, en termes généraux et spécifiques, la contribution des connecteurs comme contraintes sémantiques sur la pertinence. Nous pouvons déjà dire que, dans cette perspective, la fonction

---

<sup>6</sup> Nous verrons que les connecteurs ne sont pas égaux entre eux quant à leurs contraintes sémantiques sur la pertinence : certains connecteurs ont un contenu sémantique fort, d'autres ont un contenu sémantique faible.

des connecteurs n'est plus une simple heuristique : le choix d'un connecteur par un locuteur est directement lié à ses intentions et à la recherche de pertinence. La question de l'intérêt des connecteurs est dès lors posée d'une manière nouvelle : *les connecteurs nous donnent des indications sur la manière dont les locuteurs s'y prennent pour optimiser la pertinence de leurs énoncés*. En d'autres termes, leur contenu est principalement *procédural*.

#### **4. Information conceptuelle et information procédurale**

La différence entre information conceptuelle et information procédurale est maintenant classique dans le cadre de la Théorie de la Pertinence (cf. Wilson & Sperber 1990, Moeschler & Reboul 1994). Elle a un versant cognitif et un versant linguistique.

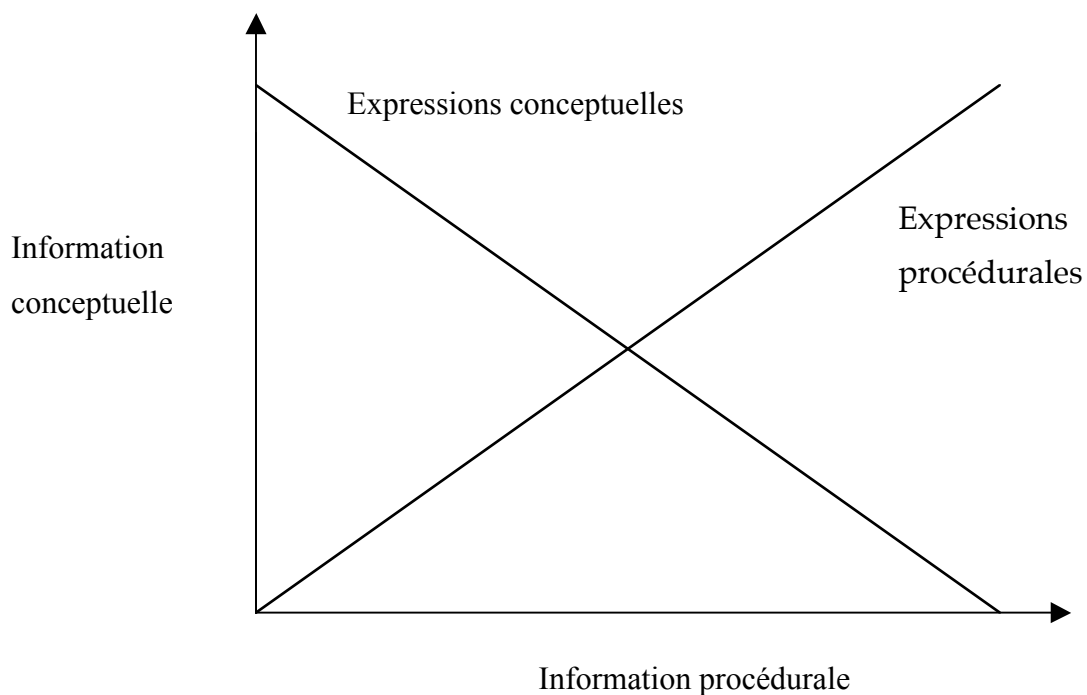
Le versant cognitif est lié à la nature des entités qui font l'objet d'opérations cognitives. La théorie de la pertinence est une théorie représentationnelle, selon laquelle les entités qui font l'objet d'opérations cognitives sont des représentations à forme propositionnelle. Dès lors, pour que le système central de la pensée puisse faire des opérations (inférences) sur des représentations à forme propositionnelle, il est nécessaire que les phrases fournissent des informations pour accéder à ces représentations. Sans entrer dans le détail, on peut faire l'hypothèse que c'est principalement l'information conceptuelle encodée linguistiquement qui permet l'accès à de telles représentations. Quant à l'information procédurale, elle permet de manipuler ces représentations à forme propositionnelle. En d'autres termes, l'information procédurale indique comment traiter les représentations propositionnelles construites sur la base des informations conceptuelles et quelles opérations effectuer sur ces représentations.

Le versant linguistique est lié à la répartition du lexique des langues naturelles en deux classes principales. D'une part un lexique ouvert, formé des catégories lexicales (nom, verbe, adjectif), dont la fonction est de permettre l'accès aux représentations mentales d'individus et d'ensembles d'individus. En d'autres termes, la fonction du lexique ouvert est d'encoder l'information conceptuelle, i.e. l'information à l'origine de la formation de ces représentations mentales. D'autre part, un lexique fermé, formé des catégories non lexicales (fonctionnelles) ou morphèmes grammaticaux, dont la fonction est de permettre la manipulation des entités constituées par le lexique ouvert. La fonction du lexique fermé est ainsi d'encoder l'information procédurale, à savoir l'information à l'origine des opérations sur les représentations mentales.

La justification linguistique à l'existence d'une classe ouverte d'expressions lexicales encodant de l'information conceptuelle est le fait que nous avons besoin d'accéder à un grand nombre de représentations mentales. En revanche, nous ne voulons pas avoir accès à un nombre infini d'opérations sur ces représentations, ce qui explique que le nombre d'expressions et de catégories fonctionnelles encodant l'information procédurale est limité.

La question de savoir si les deux ensembles de catégories, lexicales et non lexicales, recouvrent complètement ou non le domaine des informations conceptuelles et procédurales est davantage une question empirique qu'une question théorique. Il n'est nullement nécessaire en effet que les propriétés sémantiques des catégories linguistiques recouvrent parfaitement la distinction entre information conceptuelle et information procédurale. Il serait même intéressant, si on se place d'un point de vue sémantique, que certaines expressions encodant de l'information procédurale, comme les connecteurs par exemple, puissent, si on veut leur associer un contenu sémantique spécifique, être munies également d'un contenu conceptuel.

Notre hypothèse est que les *expressions procédurales définissent une fonction monotone croissante* (le degré d'information procédurale croît proportionnellement au degré d'information conceptuelle) et que les *expressions conceptuelles<sup>7</sup> définissent une fonction monotone décroissante* (le degré d'information conceptuelle décroît de manière inversement proportionnelle au degré d'information procédurale), comme le montre la *Figure 1* :



*Figure 1 : informations conceptuelles et procédurales*

Cela dit, les expressions du lexique conceptuel et procédural représentent davantage des aires (i.e. des ensemble de coordonnées) qu'une ligne. Nous ferons l'hypothèse que les deux fonctions monotones croissantes et décroissantes de la *Figure 1* ne définissent pas des propriétés, mais des limites de zones dans lesquelles le lexique se répartit. La *Figure 2* décrit ainsi trois zones possibles,

<sup>7</sup> Une *expression procédurale* est une expression linguistique encodant principalement de l'information procédurale ; une *expression conceptuelle* est une expression linguistique encodant principalement de l'information conceptuelle.

respectivement pour le lexique verbal (A), les connecteurs (B) et les temps verbaux (C) :

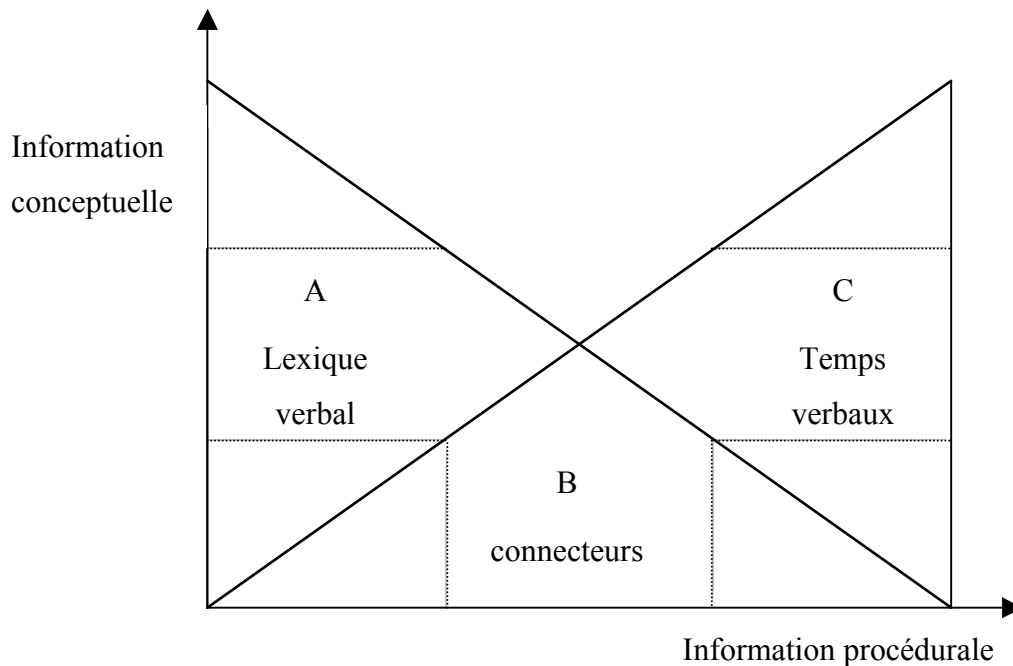


Figure 2 : types d'expressions conceptuelles et procédurales

On le voit, chacune des zones contient des expressions qui seront fortement, moyennement ou faiblement conceptuelles ou procédurales (cf. les pointillés). Voici un tableau résumant ces neuf possibilités, avec quelques exemples prototypiques<sup>8</sup> :

| Informations  |          | Procédurales          |                          |                                 |                            |                     |
|---------------|----------|-----------------------|--------------------------|---------------------------------|----------------------------|---------------------|
|               |          | Faibles               |                          | Moyennes                        | Fortes                     |                     |
| Conceptuelles | Faibles  | Lexique<br>AUX        | Connecteurs<br><i>et</i> | Connecteurs<br><i>ensuite</i>   | Connecteurs<br><i>mais</i> | Temps verbaux<br>PS |
|               | Moyennes | Lexique<br>entités    |                          | Connecteurs<br><i>parce que</i> | Temps verbaux<br>PRES      |                     |
|               | Fortes   | Lexique<br>événements |                          | ∅                               | Temps verbaux<br>IMP       |                     |

Figure 3 : sous-types d'informations conceptuelles et procédurales

Comme le montre la Figure 2, les informations procédurales ne sont pas toutes de même type (cf. la différence entre B et C). Le critère retenu jusqu'ici est leur degré d'information conceptuelle. Mais on peut, pour affiner l'analyse, utiliser un critère supplémentaire, celui de la portée de l'expression procédurale. Nous distinguerons, à partir de maintenant, deux types d'informations procédu-

<sup>8</sup> Nous n'avons pas la place ici de justifier en détail ce tableau. Nous indiquerons simplement les critères retenus : (i) plus une expression a d'emplois, plus son contenu procédural est faible ; (ii) plus une expression est sensible au contexte, plus son contenu conceptuel est faible.

rales : les *expressions procédurales propositionnelles*, comme les connecteurs pragmatiques, qui ont dans leur domaine une représentation à forme propositionnelle ; les *expressions procédurales morphologiques*, comme les temps verbaux, qui ont dans leur domaine une représentation conceptuelle moins que propositionnelle.

Nous pouvons maintenant donner une représentation plus précise de la répartition entre information conceptuelle et information procédurale, à l'aide de la distinction portée propositionnelle/non propositionnelle : pour le lexique verbal, la portée permet de différencier les modaux et auxiliaires (propositionnels) et les verbes ordinaires (non propositionnels) ; pour les temps verbaux, on peut opposer les temps à fonction plus spécifiquement représentationnelle, comme l'Imparfait, aux temps plus spécifiquement relationnels, comme le Passé Simple :

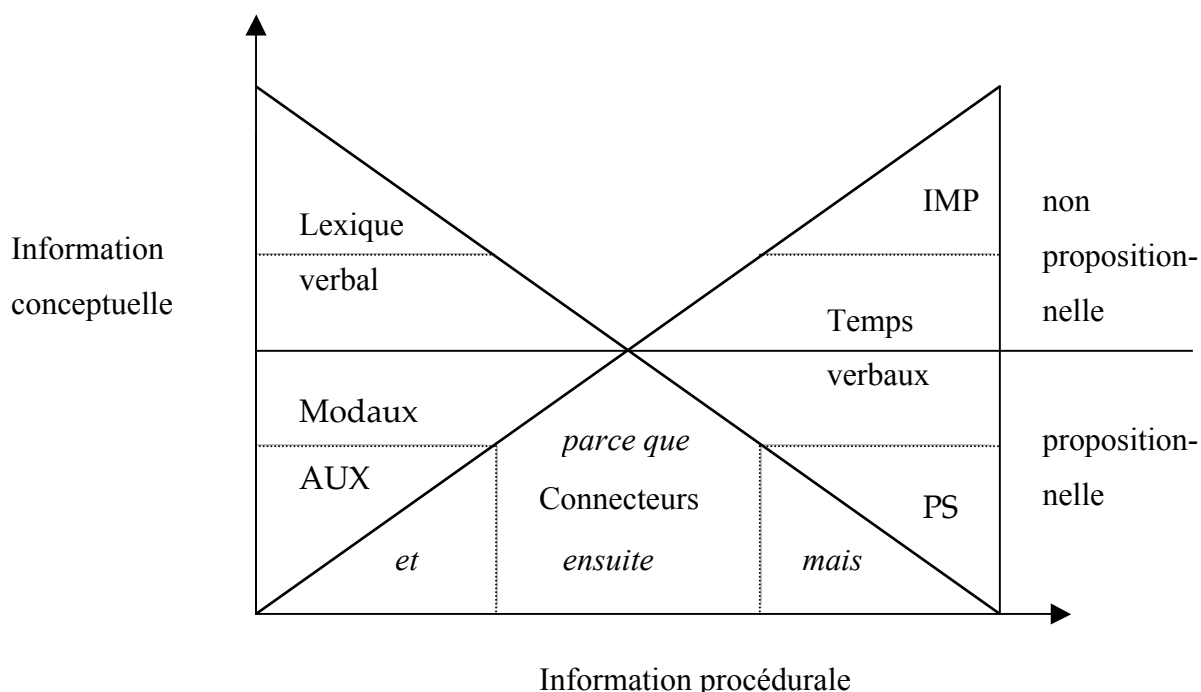


Figure 4 : sous-types d'information conceptuelle et procédurale

Quelle définition pouvons-nous maintenant donner aux connecteurs ? Nous savons que les connecteurs encodent de l'information procédurale propositionnelle, et qu'à ce titre, ils occupent un terrain intermédiaire entre les informations conceptuelles propositionnelles et les informations procédurales morphologiques. Mais si nous disons que les connecteurs ont dans leur portée des représentations à forme propositionnelle, il nous faut indiquer lesquelles. Nous donnons la définition suivante :

**Connecteur pragmatique (définition 2)**

- (i) Un connecteur est une expression procédurale propositionnelle ayant dans sa portée
  - a. l'ensemble non vide des représentations à forme propositionnelle définissant le contexte de l'énoncé e1 {C}

- b. la représentation à forme propositionnelle Q de l'énoncé e2 qu'il introduit.
- (ii) Les contraintes sur {C} sont définies par l'information conceptuelle encodée par le connecteur, alors que les contraintes sur Q sont définies par l'information procédurale encodée par le connecteur.

## 5. **Connecteurs et groupement**

Nous allons maintenant faire une proposition plus précise sur le fonctionnement des connecteurs. Comme nous l'avons vu au paragraphe précédent, un connecteur pragmatique opère sur des ensemble de représentations à formes propositionnelles. Ces représentations à forme propositionnelle (ou plus simplement propositions) sont le résultat de l'interprétation des énoncés connectés, ou tout au moins de leur explicitation. Nous aimerions maintenant faire une proposition plus précise :

- a. les représentations à formes propositionnelles arguments du connecteur sont des *représentations mentales d'individus*, et plus précisément d'événements.
- b. le connecteur opère un *groupement* de représentations mentales d'événements.

Nous n'allons pas ici entrer dans les détails de ce qu'est une Représentation Mentale (cf. Reboul et al. 1997 pour une introduction à la Théorie des Représentations Mentales - TRM, et Reboul 2000 pour une présentation détaillée sur les événements). Dans la Théorie des Représentations Mentales (TRM), une Représentation Mentale (RM) est un format de représentation du contenu d'individus, objets ou éventualités (états, activités, événements), comprenant différents champs ou entrées. Pour une représentation mentale d'événements, i.e. le type de RM qui va nous intéresser ici, une RM-événements comprendra une adresse, une entrée logique (qui indiquera ses partitions si l'événement est composé de sous-événements), une entrée encyclopédique comprenant l'accès au concept de l'événement, la description des participants de l'événement et les circonstances spatio-temporelles, une entrée *séquencement* indiquant les relations temporelles entre événements lors d'une représentation d'événements complexes, et enfin l'entrée lexicale spécifiant la contrepartie linguistique de la RM. Reboul (2000, 27) représente de la manière suivante une représentation mentale d'événement :

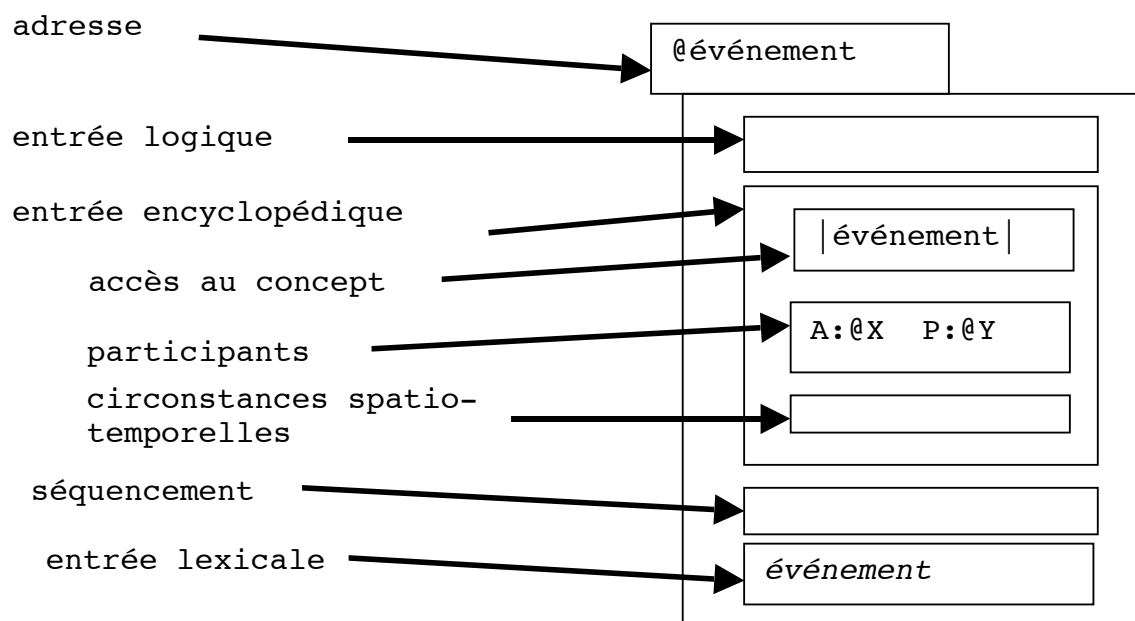


Figure 4 : la composition des RM-événements

Le groupement est, avec l'extraction, la fusion, la duplication, la création et la suppression, l'une des opérations sur les représentations mentales. Nous allons illustrer dans un premier temps le groupement de RM-objets, avant d'exemplifier et de développer le groupement de RM-événements.

Soit l'exemple suivant, tiré de Reboul (2000) :

- (14) a. Un homme et une femme entrèrent.  
 b. Ils allèrent s'asseoir au fond du bar.

L'interprétation du syntagme nominal indéfini *un homme et une femme* se fait, selon la TRM, en deux temps. Dans un premier temps, chacune des expressions référentielles déclenche la création d'une RM-objet, respectivement [*@homme*] et [*@femme*]. La deuxième étape est associée au groupement par *et*. Ce que permet *et*, c'est de construire une nouvelle RM-objet ([*@homme&femme*]), résultat de l'union de l'entrée logique des deux RM-objets, dont la réalisation linguistique est le syntagme nominal complexe *un homme et une femme*.

À la fin de la première phrase (14a), le Domaine de Référence (DR), à savoir l'ensemble de toutes les RM-objets disponibles, contient donc les trois RM-objets [*@homme*], [*@femme*] et [*@homme&femme*]. La seconde phrase (14b), par la présence du pronom *ils*, va récupérer comme agent de l'événement [*@aller s'asseoir*] la RM-objet issue du groupement des deux RM-objets. Mais cette RM aurait très bien pu ne pas être activée au niveau de la deuxième phrase, si par exemple, la reprise s'était faite sur l'une ou l'autre des RM-objets singulière, comme le montre la version remaniée de (14) donnée en (15) :

- (15) a. Un homme et une femme entrèrent  
 b. L'homme alla s'asseoir au bar, et la femme se dirigea vers les toilettes.

Le type de groupement auquel nous allons nous intéresser ici concerne le groupe d'événement, comme dans l'exemple de Saussure (2000)<sup>9</sup> :

(16) L'avion atterrit et les passagers descendent.

Cet exemple contient deux RM-événements, respectivement [*@atterrissage*] et [*@descente*]. Chacune de ces RM est associée aux énoncés *l'avion atterrit* d'une part et *les passagers descendent* d'autre part. Cela dit, l'interprétation complète de (16) suppose que l'on tienne compte d'une part du connecteur *et* et de la relation entre les événements. Comme nous le montrerons plus loin, *et* force un groupement de deux entités de même type, ici deux événements ([*@A&D*]), et tout groupement d'événement suppose la résolution de l'ordre temporel ([*@atterrissage*] → [*@descente*]). Nous pouvons donner une représentation complète de cette structure événementielle de la manière suivante<sup>10</sup> :

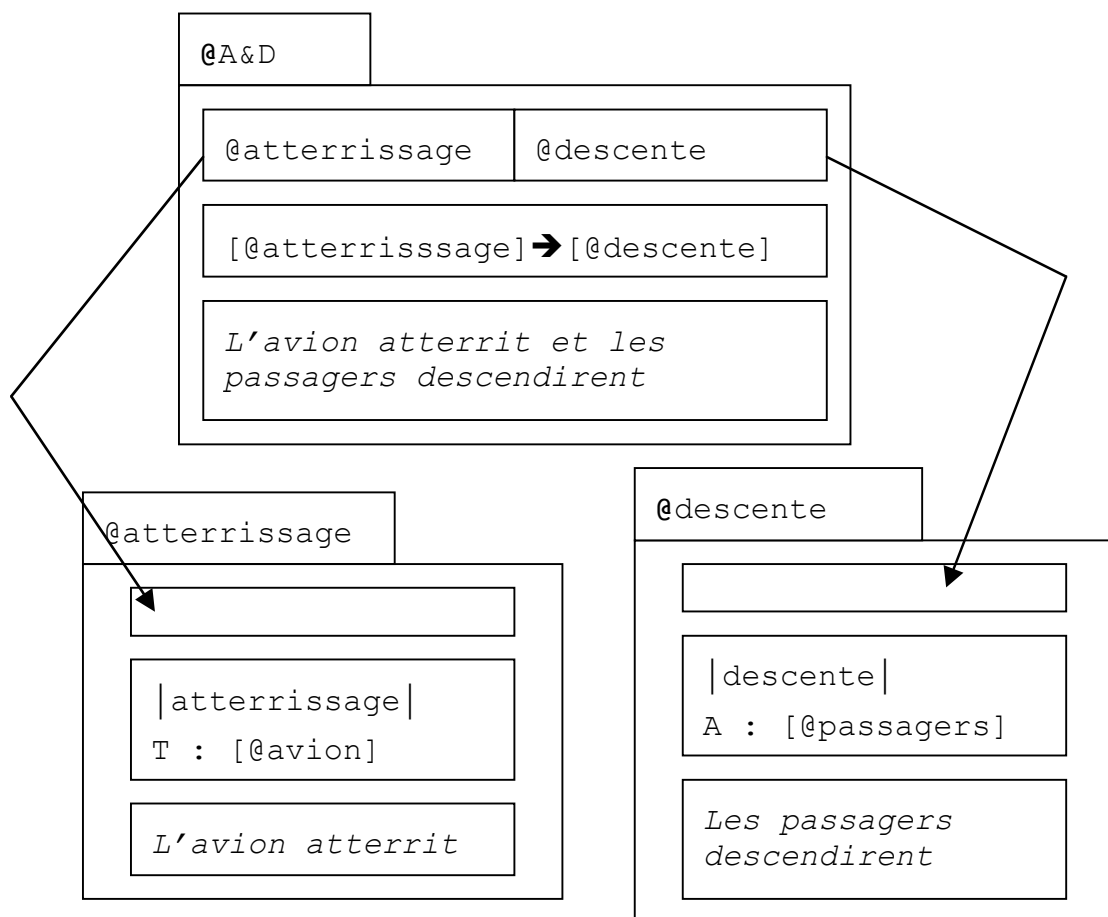


Figure 7 : groupement de RM-événements

Si *et* force, comme nous l'avons affirmé, le groupement de deux RM-événements, comment expliquer la différence entre un discours comprenant *et* et

<sup>9</sup> Cf. l'analyse de Reboul (2000) d'un exemple de même type, plus complexe : *Fred est allé à New York. Après une terrible tempête, l'avion a atterri. Les passagers sont descendus.*

<sup>10</sup> Nous noterons que l'ordre temporel n'est pas une relation entre RM, mais une relation entre événements.

le même discours sans *et* ? En d'autres termes, existe-t-il une différence d'interprétation entre (17) et (18) ?

(17) L'avion atterrit et les passagers descendirent.

(18) L'avion atterrit. Les passagers descendirent.

Dans les deux cas, l'interprétation correspond à (19), qui indique la relation d'ordre temporel entre les deux événements :

(19)  $e_1$  (*l'avion atterrit*) <  $e_2$  (*les passagers descendirent*)

Quelle est alors la contribution de *et* ? Groupement et ordre temporel semblent satisfaits tant par un énoncé présentant *et* qu'un énoncé sans *et*. Dès lors, il nous faut faire une hypothèse supplémentaire, sans quoi la contribution de ce connecteur ne consisterait qu'à rendre manifeste ou explicite une relation temporelle par ailleurs inférable indépendamment de lui.

## 6. **Le Modèle des Inférences Directionnelles**

Nous allons tenter une réponse à la question du rôle des connecteurs, notamment temporels, dans le cadre de la sous-théorie de la pertinence que nous développons actuellement, le Modèle des Inférences Directionnelles (MID). Le MID, comme la TRM, sont deux spécifications de la Théorie de la Pertinence pour le traitement de la référence, et de la référence temporelle en particulier.

Nous avons vu en § 5 comment représenter le groupement d'événements, et notamment la contribution du connecteur *et* au groupement d'événements. Ce que nous aimerions montrer dans ce paragraphe, c'est comment à partir d'informations contextuelles et linguistiques, nous obtenons telle ou telle inférence temporelle. C'est sur la base de ce calcul que s'effectuera le groupement spécifiant le type de séquencement temporel.

La notion-clé du MID est celle d'inférence directionnelle. Le MID réduit l'ensemble des relations temporelles pertinentes entre événements à deux types de relations<sup>11</sup> :

1. l'inférence en avant (IAV) : l'ordre des événements est parallèle à l'ordre du discours (20) ;
2. l'inférence en arrière (IAR) : l'ordre des événements est l'inverse de l'ordre du discours (21) ;

---

<sup>11</sup> D'autres relations temporelles pertinentes font l'objet de l'analyse du MID, notamment :

3. l'indétermination temporelle (IT) : aucun ordre en événements ne se produit (1) ;
4. l'inclusion temporelle : un événement est inclus temporellement dans un autre (2) :
  - (1) Axel a trouvé la solution de *Prisoner of Ice*, Alex a réussi *Atlantis* et Nat a terminé avec succès *Titanic*.
  - (2) Axel a trouvé la solution de *Prisoner of Ice* en un quart d'heure. Ses frères étaient autour de lui pour le conseiller.

(20) Axel a trouvé la solution de *Prisoner of Ice*. Ses frères l'ont félicité.

(21) Alex et Nat ont félicité Axel. Il a trouvé la solution de *Prisoner of Ice*.

L'originalité du MID est de faire l'hypothèse que les Inférences Directionnelles (ID) sont le résultat de la combinaison d'informations contextuelles et linguistiques. Les informations contextuelles sont les hypothèses contextuelles validant les inférences directionnelles tirées sur la base des informations linguistiques ; les informations linguistiques à l'origine des inférences directionnelles sont les informations conceptuelles encodées dans les catégories lexicales et les informations procédurales encodées dans les catégories fonctionnelles. L'approche est donc d'une part contextuelle et pragmatique, et d'autre part compositionnelles et sémantique, dans la mesure où le calcul linguistique est compositionnel. De plus, les informations participant au calcul des ID sont hiérarchisées, comme le stipulent les principes A, B et C<sup>12</sup>:

- A. Les informations contextuelles sont plus fortes que les informations linguistiques.
- B. Les informations procédurales sont plus fortes que les informations conceptuelles.
- C. Les informations procédurales propositionnelles sont plus fortes que les informations procédurales morphologiques<sup>13</sup>.

La question est de savoir maintenant comment ces différentes informations peuvent porter de l'information directionnelle. Pour répondre à cette question, le MID fait une hypothèse supplémentaire : les indications linguistiques et contextuelles sont porteuses de *traits directionnels* :

#### **Trait directionnel**

Un trait directionnel est une information sémantique minimale portée par une expression linguistique ou attribuée à une hypothèse contextuelle, participant à la construction d'une inférence directionnelle.

Selon la nature de l'information linguistique porteuse du trait, le trait directionnel sera fort ou faible. Les hypothèses contextuelles, ainsi que les expressions procédurales propositionnelles, possèdent des traits forts : cela signifie que le trait directionnel associé à l'énoncé est celui du connecteur lorsqu'il y a en a un et celui de l'hypothèse contextuelle accessible. Les informations procédurales morphologiques (temps verbaux) et les informations conceptuelles (verbes) sont quant à elles porteuses de traits faibles. Alors que les traits forts ne sont pas annulables, la caractéristique principale d'un trait faible est de pouvoir être annulé par un trait fort. On peut ainsi prédire que la combinaison d'un connecteur et

<sup>12</sup> Cf. Moeschler (2000) pour une justification empirique de ces principes, et notamment l'assignation de traits forts aux connecteurs et de traits faibles aux temps verbaux.

<sup>13</sup> Les principes A et B sont certainement universels, mais pas le principe C. Cf. Kang'ethe (en préparation) pour une hypothèse différente sur le swahili.

d'un temps verbal portant des traits de directions opposées impliquera l'annulation du trait faible du temps verbal par le trait fort du connecteur.

## 7. **Connecteurs, traits directionnels et cohérence du discours**

Nous aimerions maintenant contribuer de manière plus précise à la question des connecteurs. Si nous résumons les propositions que nous avons faites jusqu'ici, nous pouvons dire que les connecteurs ont les propriétés suivantes.

1. Les connecteurs contribuent de manière spécifique à l'interprétation du discours : ils permettent de faire des inférences qu'on n'aurait pas pu tirer sans leur présence.
2. Les connecteurs ont un contenu essentiellement procédural ; lorsque leur contenu est procédural et conceptuel, l'information conceptuelle concerne la nature de la relation et le contenu procédural le calcul des effets contextuels.
3. Les connecteurs sont porteurs de traits forts : lorsque leur contenu conceptuel porte sur des événements, leur information procédurale consiste en un trait directionnel fort.
4. Les connecteurs ont pour domaine des RM d'événements ; leur fonction est de permettre le groupement et le séquençage de Représentations Mentales d'événements.

Nous allons maintenant développer chacun de ces points.

La première question concerne la contribution effective du connecteur à l'interprétation du discours. L'une des hypothèses que nous avons fait est que le connecteur autorise de tirer des inférences que l'on ne pourrait pas tirer sans lui. Se pose alors le problème de contrastes tels que (22)-(23) et (24)-(25) :

- (22) L'avion atterrit et les passagers descendirent.
- (23) L'avion atterrit. Les passagers descendirent.
- (24) Jean tomba, parce que Marie l'avait poussé.
- (25) Jean tomba. Marie l'avait poussé.

En première analyse, les connecteurs *et* et *parce que*, qui sont associés à des traits directionnels forts en avant (*et*) et en arrière (*parce que*), voient leur contribution compromise par le fait que les inférences en avant et en arrière peuvent être tirées sans leur présence. Cependant, leurs propriétés sémantiques ne sont pas nulles, comme le montrent les exemples (26) à (29) :

- (26) ?? L'avion atterrit, parce que les passagers descendirent.
- (27) ?? Jean tomba et Max l'avait poussé.
- (28) Les passagers descendirent, parce que l'avion atterrit.
- (29) Max avait poussé Jean et Jean tomba.

En (26)-(27), les connecteurs ont été échangés, ce qui produit des énoncés ininterprétable, l'interprétation imposant une inversion de l'ordre des énoncés (28 et 29).

Si la contribution sémantique des connecteurs n'est pas nulle, comment expliquer que les mêmes inférences peuvent être tirées avec ou sans connecteur ? Notre réponse, provisoire, sera la suivante : *un connecteur a pour particularité de rendre explicite la connexion*. Mais une nouvelle question se pose : quelle différence y a-t-il entre expliciter une connexion et l'impliciter ? Afin de donner une réponse plus précise à cette question, nous allons aborder le deuxième problème.

Le deuxième problème est lié à la nature des informations, conceptuelles et/ou procédurales, encodées par les connecteurs. Nous ferons les hypothèses suivantes sur les connecteurs *et* et *parce que* (cf. Moeschler 1999 pour une argumentation détaillée) :

- a. *et* encode de l'information procédurale [IAV] et son contenu conceptuel se limite à contraindre la relation à des individus événements ;
- b. *parce que* encode de l'information conceptuelle ( $e_1$  *parce que*  $e_2$   $\square$   $e_2$  CAUSE  $e_1$ ) et de l'information procédurale [IAR].

Notre hypothèse est que le type de contenu encodé par ces deux connecteurs n'est pas le même et qu'il n'y a pas de symétrie entre eux : *parce que* explicite la causalité et l'inversion temporelle, alors que *et* n'est associé qu'à l'ordre temporel (l'inférence en avant). Lorsque la causalité est inférable avec *et*, elle est déclenchée par une Règle Conceptuelle Causale (RCC) et non par le connecteur. (30) montre en effet que le sens causal est déclenché par la RCC (31) :

(30) Le verre est tombé et il s'est cassé.

(31) RC : <tomber<verre>> CAUSE <casser<verre>>

Le caractère unidirectionnel de la relation causale explique pourquoi les versions symétriques de (30) donnent des résultats bizarres :

(32) ?? Le verre s'est cassé et il est tombé.

(33) ?? Le verre est tombé, parce qu'il s'est cassé.

Nous avons donc une réponse partielle à la question de l'explicitation de la connexion, qui est négative. Pour qu'un connecteur puisse être utilisé pour rendre explicite une connexion, il ne doit pas y avoir de conflit entre son contenu procédural et/ou conceptuel et une RCC accessible. Si tel est le cas, alors le discours est incohérent<sup>14</sup>. Quelle est maintenant la réponse positive ? Elle passe par l'hypothèse que les connecteurs encodent des traits directionnels forts.

---

<sup>14</sup> Dans le cas d'exemples comme (32) et (33), l'esprit a tendance à chercher une interprétation cohérente avec le principe de pertinence. Rappelons que ce qui permet de fonder cognitive-

Les connecteurs sont porteurs de traits forts, notamment de traits directionnels lorsqu'ils connectent des événements. La motivation d'un trait fort pour les connecteurs est d'ordre empirique et théorique.

- a. La motivation empirique est que le connecteur impose à l'énoncé la lecture que son trait porte, ce qui a pour conséquence une *inacceptabilité pragmatique* en cas de conflit entre le trait fort du connecteur et le contenu d'une RCC accessible.
- b. La motivation théorique est simplement que si le connecteur possède un contenu conceptuel et/ou procédural, alors ce contenu doit jouer un rôle dans l'interprétation de l'énoncé.

Nous avons vu dans ce qui précède deux cas de figure différents. Dans le premier cas, le connecteur ne fait que confirmer ce que l'on aurait pu inférer sans lui : dès lors, ou la relation est implicite (sans connecteur, cf. 23 et 25), ou elle est explicitée et plus forte (avec connecteur, cf. 22 et 24). Dans le second cas de figure, le contenu du connecteur est en contradiction ou en conflit avec les autres traits directionnels (portés par des informations procédurales morphologiques ou conceptuelles, cf. 26-27 et 32-33). Mais nous devons envisager un troisième cas de figure, celui dans lequel, sans le connecteur, l'interprétation du discours n'est pas possible. C'est ce cas de figure qui justifie le recours aux Représentations Mentales, et notamment aux notions de *groupement* et de *séquencement*.

Notre quatrième proposition est de dire que les connecteurs connectent des événements, et ont ainsi pour domaine des Représentations Mentales d'événement. Nous allons développer deux questions, qui devraient nous permettre de répondre à la question de la contribution des connecteurs dans le discours.

La première question est celle de savoir comment nous pouvons interpréter des énoncés dont le contenu de représentation ne contient pas de lien causal ou temporel. Soient l'énoncé (34):

(34) Abi ne mange plus de tarte aux pommes. Axel a commencé à manger de la salade.

L'interprétation de (34) est totalement indéterminée : le locuteur peut avoir voulu communiquer que la série d'événements <Abi mange de la tarte aux pommes> contraste, précède ou est causé par une autre série d'événements <Axel mange de la salade>, ce que permet d'explicitier la présence des connecteurs *mais*, *et*, parce que en (35), (36) et (37):

(35) Abi ne mange plus de tarte aux pommes, *mais* Axel a commencé à manger de la salade.

(36) Abi ne mange plus de tarte aux pommes *et* Axel a commencé à manger de la salade.

---

ment le principe de pertinence est le principe de charité (cf. Reboul & Moeschler 1998b), selon lequel l'interlocuteur supposer que le locuteur est rationnel.

(37) *Abi ne mange plus de tarte aux pommes, parce qu'Axel a commencé à manger de la salade.*

Quelle est donc, en contraste, la fonction d'un connecteur ? Elle permet de rendre manifeste, c'est-à-dire d'expliciter, une relation entre événements que son absence de ne permet pas d'inférer, *lorsque aucune relation conceptuelle ou causale n'existe entre les événements*. Dans le cas de (37), c'est une relation causale que le destinataire doit inférer, et même si celle-ci n'est pas évidente, il peut la justifier par un certain nombre d'hypothèses contextuelles plus ou moins directement manifestes (par exemple, le fait qu'Axel mange la salade d'une manière particulièrement répugnante peut conduire sa sœur à renoncer au dessert).

De toute façon, un connecteur est ici indispensable pour permettre une interprétation déterminée et spécifique du discours, car les informations conceptuelles fournies par les prédicats d'événements ne suffisent pas. Si les informations conceptuelles ne sont pas suffisamment précises et si aucun connecteur ne compense ce manque, aucune opération (de groupement notamment) ne pourra se déclencher. On voit donc quelle est la contribution du connecteur : permettre non seulement de tirer des conclusions que l'on ne pourrait pas tirer sans lui, mais surtout de *déterminer la nature du groupement des représentations mentales d'événements*.

La deuxième question est de savoir quelle est précisément la contribution des contenus respectivement conceptuels et procéduraux des connecteurs au groupement des événements. Ces deux types de contenus encodés linguistiquement jouent-ils un rôle identique ou différent ? Notre réponse passera encore une fois par le contraste de *et* et *parce que*.

La contribution de ces deux connecteurs contraste sur deux points : du point de vue des informations procédurales, la direction des relations temporelles (inférences directionnelles) n'est pas la même ; du point de vue des informations conceptuelles, *parce que* encode un contenu conceptuel fort (CCF), alors que *et* encode un contenu conceptuel faible (ccf).

Comment rendre compte de ce fait ? Nous allons revenir au format des représentations mentales d'événements, et notamment aux différents champs ouverts par une RM-groupement. Lors qu'un connecteur groupe dans une nouvelle RM-événement des RM-événements atomiques, ce sont les entrées logiques et séquençement de la RM-groupement qui sont remplies (la partition de l'entrée logique de la RM-groupement permet de savoir de quels événements elle est composée). En second lieu, il faut pouvoir spécifier la nature du séquençement (IAV, IAR, inclusion temporelle ou absence de relation temporelle) entre les événements.

C'est ici qu'intervient l'information procédurale du connecteur, lorsqu'elle est directionnelle. Mais si la RM-groupement se limitait à la seule contribution

procédurale des connecteurs, la même représentation serait donnée pour des énoncés comme (38) et (39) (cf. *Figure 14*<sup>15</sup>) :

(38) Jean est tombé, parce que Marie l'a poussé. (IAR)

(39) Marie a poussé Jean et il est tombé. (IAV)

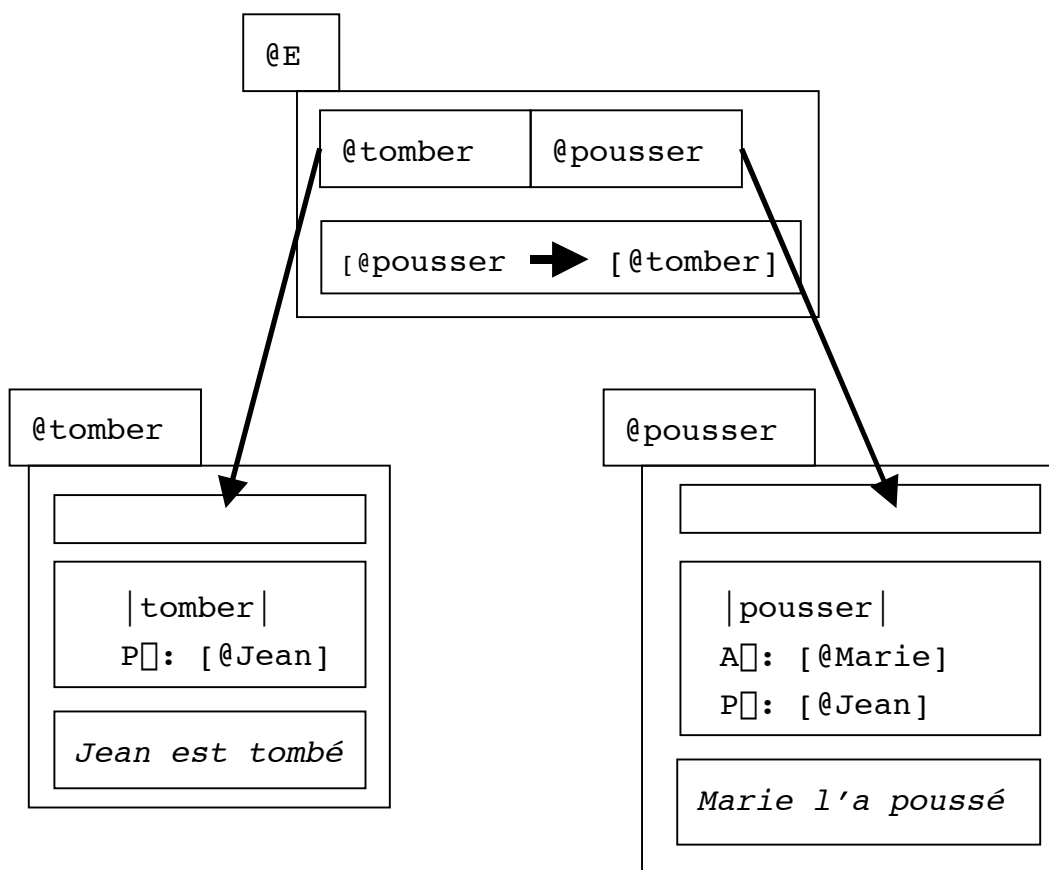


Figure 14 : RM-événement groupement pour (38) et (39)

Il est clair que la RM-groupement doit pouvoir spécifier la nature de la relation, et le fait notamment qu'en (51), le locuteur communique de manière explicite qu'il y a une relation causale entre les deux événements, ce qu'il ne dit pas en (52)<sup>16</sup>. Il est donc nécessaire de pouvoir représenter l'information conceptuelle des connecteurs, et à ce titre, les discours (38) et (39) recevront respectivement les analyses données dans les *Figures 15* et *16* :

<sup>15</sup> C'est d'ailleurs l'hypothèse standard faite dans Moeschler (2000, 88), justifiée par le fait que les représentations mentales décrivent des événements et leurs relations, et non des discours.

<sup>16</sup> L'interlocuteur est en droit de faire cette hypothèse et de déduire une relation causale, mais ce n'est pas ce que communique par son discours le locuteur : celui-ci se limite à la relation temporelle.

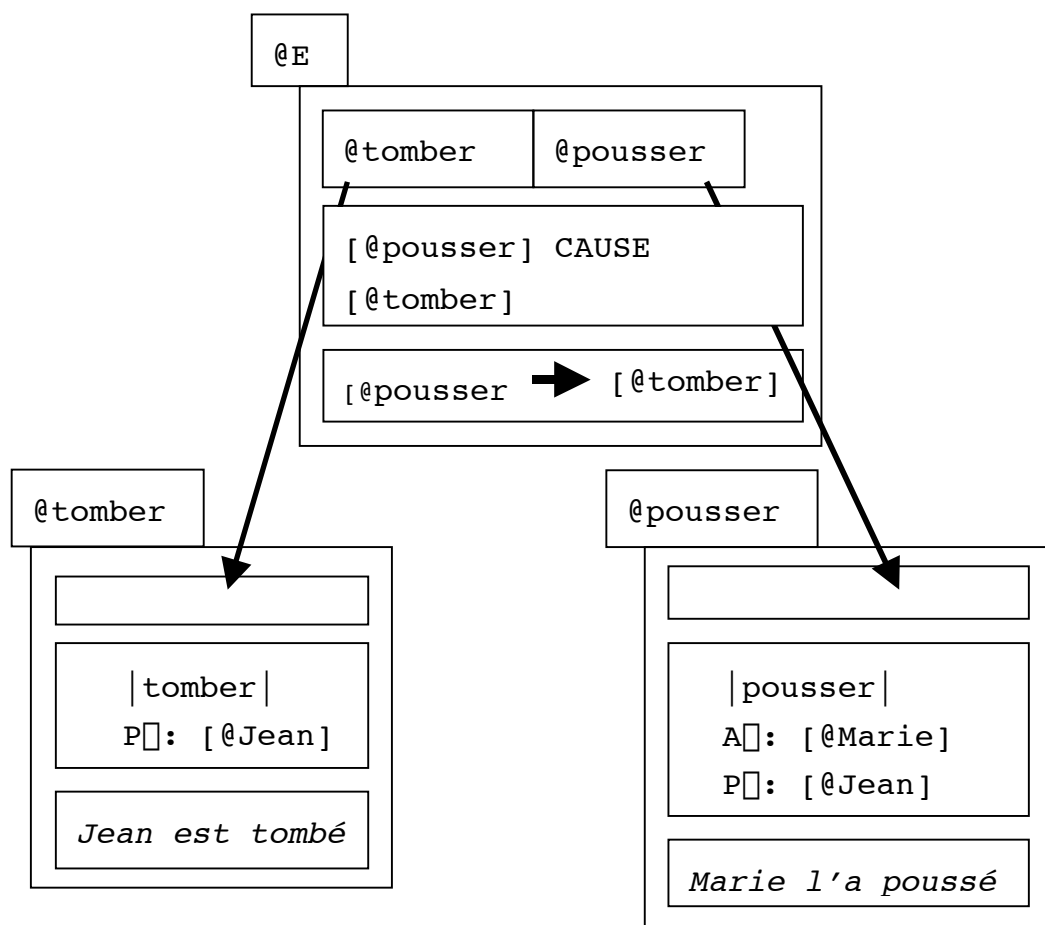


Figure 15 : RM-groupement de (38)

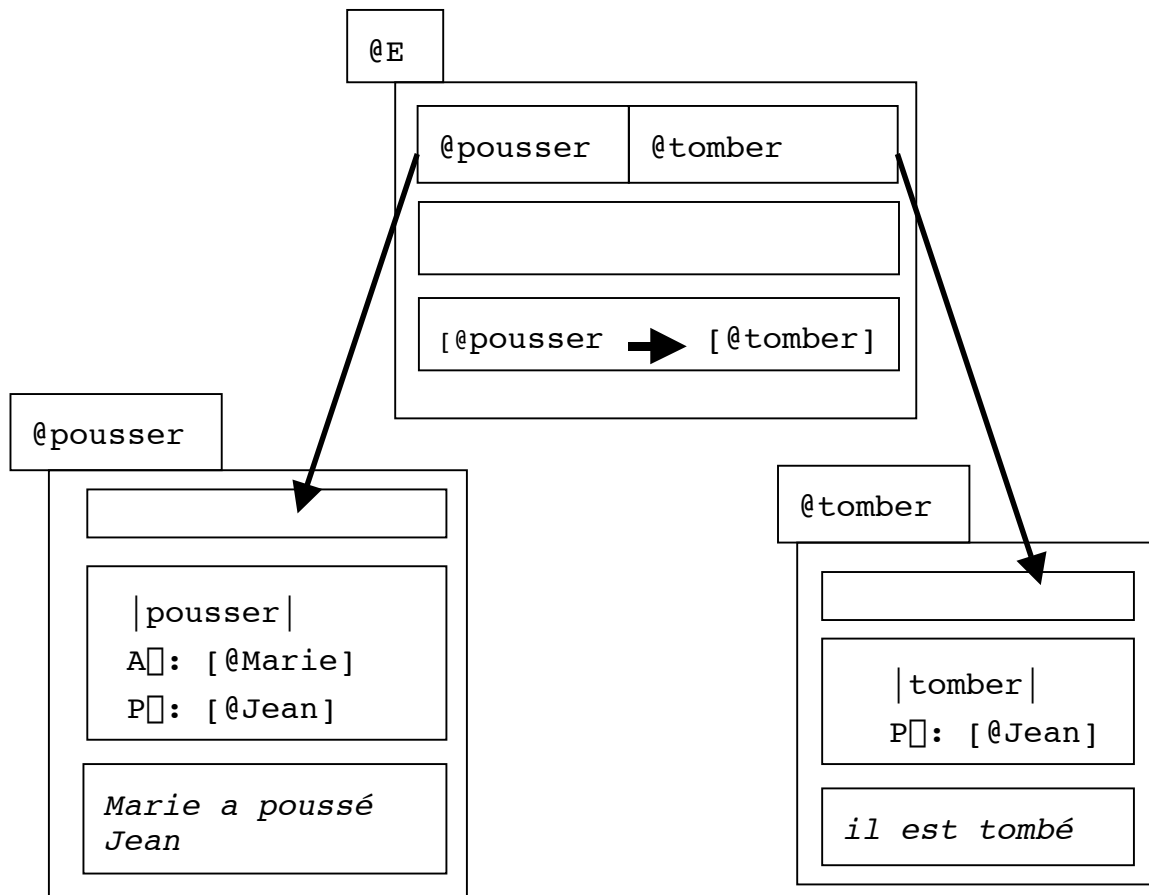


Figure 16 : RM-groupement de (39)

L'entrée encyclopédique de la RM-groupement de (38) est remplie, car le connecteur *parce que* a comme contenu conceptuel une relation causale. Celle de (39) est vide, non parce qu'il n'y a pas de relation causale entre les deux événements, mais parce que le connecteur *et* a un contenu conceptuel faible se limitant à spécifier la nature d'événements des individus connectés. À ce titre, la RM-groupement de (39) peut très bien être complétée et spécifier, par enrichissement, la relation causale, si une telle interprétation est pertinente : elle est inférée, mais n'est pas, à strictement parler, communiquée par l'énoncé.

## 8. Retour sur l'énonciation

Avant de conclure, nous aimerions revenir sur nos exemples initiaux, et notamment le contraste entre (3) et (4), reproduits ici en (40) et (41) :

(40) Pierre est là, mais Jean ne le verra pas.

(41) Pierre est là, mais ça ne regarde pas Jean.

Si notre analyse des connecteurs est correcte, elle doit pouvoir faire la différence entre ces deux emplois de *mais* et spécifier, dans le formalisme de la TRM, la différence de l'enchaînement (faits vs énonciations). Nous faisons ici l'hypothèse (cf. Grivard 2000 pour une application systématique à l'analyse du

dialogue, et notamment du Dialogue-Homme-Machine) que les actes d'énonciation sont des événements de DIRE dont les participants sont le locuteur (AGENT), l'interlocuteur (DESTINATAIRE) et le contenu propositionnel (PATIENT). Ainsi le contraste entre (40) et (41) tient au fait qu'en (40), *mais* contraste un état présent (la présence de Pierre) et un état futur, dans lequel Jean ne voit pas le locuteur, alors qu'en (41), c'est l'événement d'informer (un acte de *dire que* au sens de Sperber & Wilson 1995) et un événement d'ordonner (un acte de *dire de*) qui font l'objet du contraste. Ainsi, l'entrée encyclopédique de la RM-groupement contiendra les informations suivantes :

(42) [@état présent] CONTRASTE [@état futur]

(43) [@informer] CONTRASTE [@ordonner]

On le voit, la capacité d'un connecteur d'enchaîner sur des faits ou des énonciations n'est pas une propriété mystérieuse : elle n'est que la conséquence du fait que les connecteurs ont dans leur portée des événements.

## 9. Conclusion

Nous pouvons maintenant donner une réponse positive à la question de la contribution des connecteurs à l'interprétation des discours. Les connecteurs donnent des instructions sur la nature du groupement, la nature du séquençage et la nature de relation entre événements. C'est par l'intermédiaire des informations tant procédurales que conceptuelles définissant leur contenu instructionnel (leur contrainte sémantique sur la pertinence) que les connecteurs déterminent les modalités de groupement des représentations mentales d'événements.

## Bibliographie

- ANSCOMBRE J.C. & DUCROT O. (1983), *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga.
- BLAKEMORE D. (1987), *Semantic Constraints on Relevance*, Oxford, Blackwell.
- CARSTON R. (1993), « Conjunction, explanation and relevance », *Lingua* 90, 1/2, 27-48.
- DRAOULEC A. LE (1997), *Etude présuppositionnelle des subordonnées temporelles*, Thèse de doctorat, Université Toulouse-le-Mirail.
- DUCROT O. (1980), « Analyse de textes et linguistique de l'énonciation », in *Les mots du discours*, Paris, Minuit, 7-56.
- DUCROT O. ET AL. (1980), *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- GRISVARD O. (2000), *Représentation et gestion du dialogue oral homme-machine de commande*, Thèse de doctorat, Université de Nancy 1.
- KANG'ETHE F. I. (2002), *Lecture pragmatique des morphèmes temporels du swahili*, Thèse de doctorat, Université de Genève.

- LUSCHER J.M. (1994), « Les marques de connexion : des guides pour l'interprétation », in Moeschler J. et al., *Langage et pertinence. Référence temporelle, anaphore, connecteurs et métaphore*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 175-227.
- LUSCHER J.M. (1999), *Éléments d'une pragmatique procédurale. Le rôle des marques linguistiques dans l'interprétation*, Thèse de doctorat, Université de Genève.
- MOESCHLER J. (1985), *Argumentation et conversation*, Paris, Hatier.
- MOESCHLER J. (1996), *Théorie pragmatique et pragmatique conversationnelle*, Paris, A. Colin.
- MOESCHLER J. (1999), « Linguistique et pragmatique cognitive. L'exemple de la référence temporelle », *Le Gré des Langues* 15, 10-33.
- MOESCHLER J. (2000), « Le Modèle des Inférences Directionnelles », *Cahiers de Linguistique Française* 22, 57-100.
- MOESCHLER J. & REBOUL A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- REBOUL A. & MOESCHLER J. (1998a), *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Paris, Armand Colin.
- REBOUL A. (2000), « La représentation des éventualités dans la Théorie des Représentations Mentales », *Cahiers de Linguistique Française* 22, 13-55.
- REBOUL A. ET AL. (1997), *Le projet CERVICAL. Représentations mentales, référence aux objets et aux événements*, ms.
- REBOUL A. & MOESCHLER J. (1998b), *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*, Paris, Le Seuil (Points).
- ROSSARI C. (2000), *Connecteurs et relations de discours : des liens entre cognition et signification*, Nancy, PUN.
- ROULET E. ET AL. (1985), *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.
- SAUSSURE L. DE (20002), *Pragmatique temporelle des énoncés négatifs*, Thèse de doctorat, Université de Genève.
- SCHIFFRIN D. (1987), *Discourse Markers*, Cambridge, CUP.
- SPERBER D. & WILSON D. (1995), *Relevance. Communication and Cognition*, 2e édition, Oxford, Blackwell.
- WILSON D. & SPERBER D. (1990), « Forme logique et pertinence », *Cahiers de Linguistique Française* 11, 13-35.